

pagné par le vieux Martin, monta de nouveau dans la vieille carriole et l'on se remit en route.

II. CONCLUSION CURIEUSE POUR LE NEVEU.

Après environ deux heures de voyage, M. Clément se prit à dire : " Eh mais, si je ne me trompe, nous sommes passés par ici ce matin, et j'aperçois le débarcadère au bout de l'avenue. Est-ce que nous allons prendre le chemin de fer ?

— Vous seul allez le prendre, Monsieur, lui dit son compagnon de route, en prenant cette fois un ton grave qui imposa au jeune homme malgré lui ; puis après une pause il lui dit :

— C'est moi qui suis votre oncle, et fort heureusement je ne suis pas encore mort ; ayant entendu dire assez de bien de vous, j'avais résolu de vous donner tout ce que je possède. Mais auparavant, j'ai voulu m'assurer par moi-même si réellement vous étiez digne de mes bienfaits, et j'ai eu recours à une ruse qui m'a parfaitement édifié sur votre compte. Adieu, monsieur Clément, retournez à votre magasin, et rappelez-vous que votre sot orgueil vous a fait manquer une occasion que vous ne retrouverez jamais.

Et après avoir remis au jeune homme tout déconfit de sa mésaventure, une somme de cent francs, pour l'indemniser de ses frais de déplacement, le vieillard le congédia à la porte de l'embarcadère et s'en retourna chez lui.

III CONCLUSION MORALE.

Est-il besoin, lecteurs, de faire ressortir la leçon que renferme ce long récit. Elle découle d'elle-même des paroles adressées par le vieillard à son ingrat neveu, et démontre bien clairement qu'entre tous les mauvais instincts de notre nature, l'ingratitude est un de ceux qui nous révoltent d'avantage, et qu'un orgueilleux devient souvent la première victime de ses sottes prétentions et se fait préjudice à lui-même.

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

C'est là un vieux dicton qui se vérifie chaque jour, et qu'on ne saurait trop répéter.

Pourquoi tant de gens tombent-ils de l'aisance dans la gêne, et de la gêne dans la misère ?

Parce qu'ils veulent toujours changer, toujours rouler.

Au lieu de rester dans un état modeste, mais qui les fait vivre, ils s'en dégoûtent au premier obstacle, et embrassent une nouvelle carrière... quitte à la laisser encore pour en prendre une autre. Aussi, capables de tout, ils ne sont bons à rien. Ayant tout effleuré et rien approfondi, toujours essayé et jamais persévéré, ils ne peuvent parvenir à aucune position solide, ils gémissent, ils se désespèrent, ils accusent la société, la Providence ! — C'est eux, les malheureux ! qu'ils devraient accuser, car ils sont la cause de leur propre misère.

Parmi les ouvriers des villes, qu'atteint si souvent le chômage, où la détresse est parfois si poignante, combien étaient dans leur pays de bons journaliers et d'aisés cultivateurs ! Ils mangeaient peu de viande, c'est vrai ; ils

prenaient peu de café, mais ils avaient du pain à discrétion ; mais ils ne devaient pas de ferme à leur propriétaire, et ils vivaient connus et estimés de leurs voisins. Ils ont cru gagner plus, en quittant le pays, et faire fortune ; ils ont vendu leur petit mobilier, quelquefois leur modeste maison, et changeant le certain pour l'incertain, ils sont venus à la grande ville. S'en sont-ils mieux trouvés ? Non, mille fois non !

La semaine dernière, frappait à la porte d'une maison riche et charitable, une pauvre mère chargée de deux enfants. Elle était dans le plus grand dénument, n'ayant plus que quelques haillons pour se couvrir. Elle sortait de l'hôpital, et implorait avec instance de quoi retourner chez elle, à soixante-dix lieues. Elle avait eu des épargnes, il y a quelques années, et elle avait voulu, avec son mari, s'établir à Montréal. Elle était partie, malgré les remontrances des personnes qui l'occupaient, croyant faire fortune ; et voilà qu'à sept années de là, le mari était mort à l'hôpital, la femme y avait été malade, les deux enfants n'avaient été élevés que par charité, et l'unique ressource de cette famille, épuisée par le malheur, était le retour dans le pays, où quelques bons parents lui offraient encore le vivre et le couvert. Qu'elle eût mieux fait de ne jamais en sortir !

Cette histoire est bien simple, mais elle est véridique et pleine d'enseignements, et elle est le fait de plusieurs milliers d'ouvriers.

C'est, qu'en effet, si à la campagne les journées sont moins payées, à la ville les chômages sont plus longs et les dépenses plus élevées. C'est que si, à la campagne, on ne gagne pas des 3 ou 4 chelings par jour, on se loge pour peu, on se nourrit pour pas grand'chose, on se chauffe souvent presque pour rien ; à la ville, il faut tout payer, depuis les légumes et le lait, jusqu'à l'eau elle-même. Le bénéfice réel, palpable, n'est donc pas là où les gains semblent le plus considérables ; il est là où l'économie est plus grande, et pour un ouvrier qui s'enrichit à la ville, il y en a cent qui s'y ruinent, et qui, en tombant dans la plus affreuse misère, perdent tout sentiment d'honneur et de moralité.

En un mot, veut-on réussir ? Il faut persévérer, persévérer toujours : car la pierre qui roule n'amasse pas mousse. — Il faut, une fois son parti pris, le suivre sans relâche. Lorsqu'un voyageur s'égare dans une forêt profonde, il n'a qu'une chance de salut, c'est, après avoir bien délibéré, de marcher droit devant lui, dans le sens qu'il a adopté. S'il va tantôt à droite, tantôt à gauche, pour revenir ensuite en arrière, il est perdu, car ses forces s'épuiseront avant qu'il ait pu retrouver la plaine.

Manuel des parents chrétiens ou devoirs des pères et des mères dans l'éducation de leurs enfants, par Al. Mailloux v. g. Québec 1 vol., in-8o., cart. 40 cts.

L'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie considérée comme dogme de foi, par Mgr. J. B. Malou, 2 vol., in-8o., bro. \$2. 00.

Tableau poétique des sacrements par le Vicomte Walsh 1 vol., in-8o., rel. \$2.

Le carnaval sanctifié par le pieux Rev. Père Alphonse Muzarelli S. J. 1 vol., in-8o., rel. 25 cts.

Les fêtes du christianisme par l'abbé Casimir 1 beau vol., in-8o., bro. \$2.

Chez J. B. Rolland & Fils.